

ANTI **RESSE**

N° 203 | 20.10.2019

Le message de Roger Waters

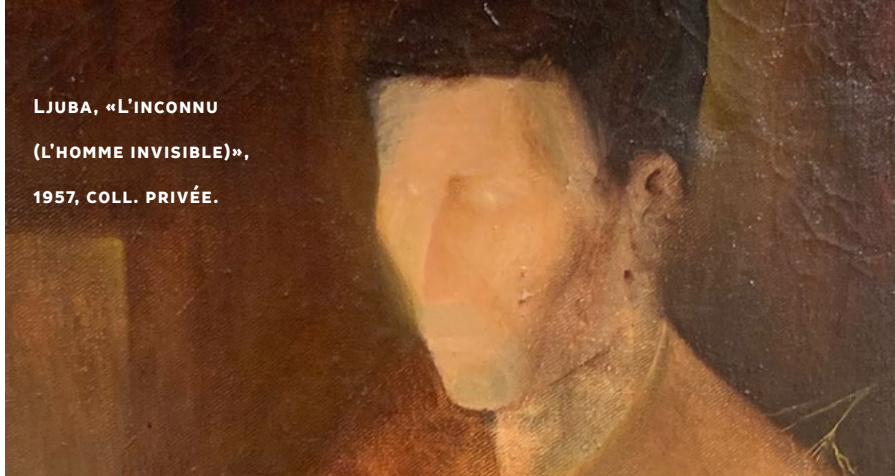
Comment tuer MS Word

Le crétinisme digital, notre avenir?

Turquie-Kurdes: point de vue israélien

Observe • Analyse • Intervient

LJUBA, «L'INCONNU
(L'HOMME INVISIBLE)»,
1957, COLL. PRIVÉE.



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Si seulement nous étions là (2/2)

AT-ON RÉUSSI À NOUS PERSUADER DE TROQUER NOS HÉROS POUR DES FANTÔMES? NOS ARBRES POUR DES CENDRES BRÛLANTES? — ET POURQUOI N'ÉCOUTONS-NOUS JAMAIS LE TEXTE DES CHANSONS POPULAIRES, MÊME QUAND ELLES SONT SOLENNELLES COMME DES HYMNES?

[Rappel: dans la première partie de cet article, je racontais le concert de soutien pour Julian Assange improvisé le 2 septembre devant le ministère de l'Intérieur britannique par Roger Waters et me demandais pourquoi les médias de grand chemin avaient aussi rigoureusement boycotté cet événement rare et poignant.]

Ce n'était pas la première fois que des artistes et des intellectuels se mobilisaient pour une cause. Mais la chanson qui cette fois a servi d'hymne au rassemblement donnait au message une portée tout autre. «Wish You Were Here» (*Si seulement tu étais là*) est l'un des morceaux les plus célèbres de Pink Floyd. Sorti en 1975 sur l'album du même nom, il est dédié à celui qui avait été le leader du groupe, Syd Barrett, précipité dans la démence par le croisement d'une hyperacuité psychique et d'un excès de drogues. Poète surdoué au visage d'ange, Syd (mort en 2006)

a vécu retiré le restant de ses jours auprès de sa mère. Le groupe lui a dédié plusieurs élégies, dont l'autre grand succès de Pink Floyd, «Shine On You Crazy Diamond» (*Brille à jamais, ô diamant fou*). Durant toutes ces années, les survivants semblent avoir été tirillés par une nostalgie mêlée de culpabilité. En filigrane, la crainte de sombrer à leur tour, peut-être, dans la folie.

«*Ainsi donc*» — commence la chanson — «*ainsi donc tu penses pouvoir distinguer / le paradis de l'enfer, les ciels bleus de la douleur. / Peux-tu distinguer un champ verdoyant / d'un rail d'acier froid. / un sourire d'un voile? / T'en crois-tu capable?*»

A ces interrogations d'ordre cognitif, le second couplet ajoute la question de la liberté et de la servitude consentie:

«*T'a-t-on persuadé de troquer /*

tes héros contre des fantômes? / Des cendres brûlantes contre des arbres? / De l'air chaud contre une brise fraîche? / Un confort froid contre le changement? / As-tu échangé un petit rôle dans la guerre contre un rôle-titre dans une cage?»

Le Pink Floyd de l'après-Barrett a été copiloté par deux caractères très contrastés, Roger Waters le vétéran et David Gilmour le substitut. Leur collaboration a culminé dans des chefs-d'œuvre comme *The Dark Side of the Moon* (1973) ou *The Wall* (1980). Ces deux sommets de la créativité floydienne illustrent, respectivement, les deux couplets de l'hommage à Barrett: la dérive mentale et l'asservissement totalitaire.

LE DILEMME DE MÉPHISTO

Après leur brouille, les deux hommes poursuivront des voies très différentes. Gilmour conservera la tête du groupe et continuera d'exploiter d'une manière artistiquement aboutie et commercialement efficace l'héritage psychédélique de la marque. Waters entreprendra des tournées avec «son» spectacle-manifeste *The Wall* et s'exposera politiquement, en particulier par son soutien à la cause palestinienne ou ses violentes diatribes contre les manipulations du néocolonialisme occidental⁽¹⁾. L'irénique Gilmour ne manquera pas de lui adresser d'acribes piques musicales pour ce qu'il considérera comme un égarement. Un artiste accompli doit-il, peut-il, s'abaisser à descendre dans l'arène sociale et politique? A quoi Waters répondrait: et comment pourrait-il l'éviter? Avec ce que nous

vivons aujourd'hui, ce divorce illustre la vieille question de l'attitude de l'artiste face au pouvoir lorsqu'il devient ouvertement criminel, telle que posée par exemple dans le *Méphisto* de Klaus Mann. Depuis, au moins, le sidérant pamphlet de *The Wall*, Roger Waters estime que cette civilisation moderne sous tous ses avatars (nazie, soviétique ou capitaliste) est un mensonge totalitaire et qu'elle doit être combattue. A l'époque, il s'agissait d'une véritable intuition d'artiste. Aujourd'hui que la liberté d'expression, de pensée et de mouvement est combattue de tous côtés et que la surveillance s'introduit dans nos sphères les plus intimes, on est obligé de réfléchir à sa prophétie.

VERROUILLER LA PORTE, JETER LA CLEF...

Mais la puissance technologique porte l'intrusion totalitaire plus profond que dans les antiutopies du XXe siècle. On s'attaque au statut même de la réalité et à ses capteurs de perception. 1984 est déclassé, nous sommes dans *Orange mécanique* ou dans *Matrix*. Ce cauchemar se profile dans les synesthésies du groupe anglais dès les origines. La musique de Pink Floyd est comme la bande-son des espaces vides et muets (*empty spaces*) créés par une société d'aliénation. Elle traduit soniquement les cauchemars d'Orwell et Huxley ou les déserts métaphysiques de Chirico. Dans son album-phare, Pink Floyd explore «la face cachée de la Lune», symbole ici de l'angle mort de la conscience, cette face vulnérable par où démons, hallucinations et influences peuvent entrer sans que nous en ayons le moins conscience.

«Vous verrouillez la porte/et vous jetez la clef./Il y a quelqu'un dans ma tête./mais ce n'est pas moi», dit l'une des chansons les plus inquiétantes, «*Brain damage*» (*Dégât cérébral*) — significativement écrite par le seul Waters.

Le succès mondial de cet album complexe montre que le public, à l'époque, était largement sensible à ces messages. Depuis lors, à mesure que la vision de cauchemar se concrétisait, nous nous efforcions de nous en détourner. L'humain moderne est semblable au Pilate décrit par C. S. Lewis: «miséricordieux jusqu'à ce que cela devienne risqué.»

Voilà donc à qui s'adresse réellement le vœu lancé par Roger Waters: «Si seulement tu étais là» nous concerne tous. Nous ne sommes pas là où notre avenir se joue *réellement*. Julian Assange, cet homme seul, a été, un temps, la menace la plus vive pour un ordre planétaire basé sur la manipulation et le mensonge. Il ne survivra sans doute pas à sa provocation — verra-t-il même le début de son procès? Son étouffement est lourd de conséquences pour la liberté de la presse, la liberté d'expression, la liberté tout court. Mais nous, déjà, l'avons effacé de notre mémoire.

UN CONSENTEMENT HYPNOTIQUE

La manière dont les médias de grand chemin ont fait le silence autour d'Assange après l'avoir porté au pinacle est effarante. Elle témoigne de l'inconsistance et de la plasticité de l'information de masses, maniée comme le pinceau d'un projecteur sur la scène d'un magicien: regardez ici, ne regardez plus là. *Indignez-vous!* Et maintenant,

repos: souriez! Les «fuiteurs» et autres lanceurs d'alertes sont *out*, votre seule cause désormais est le changement climatique, de toutes les menaces la plus abstraite et la moins influençable par décision humaine.

Roger Waters est allé au bout le plus sincère de sa conviction, s'éreintant la voix devant une poignée de militants sous les fenêtres d'un ministre impassible. S'adressant à Assange, il nous secouait par l'épaule: Toute notre contre-culture(2) vous a préparés à comprendre ça, cette distorsion délibérée de la réalité, cette invasion de votre for mental, et vous ne l'avez pas compris!

Ce que nous venons de comprendre, c'est le remplacement, au poste du lanceur d'alerte planétaire, du dangereux et trop humain Julian Assange, avec ses affaires de sexe, ses vices et ses vertus, par le produit(3) simplifié Greta Thunberg avec ses injonctions à la fois puériles et comminatoires. Nous sommes de plus en plus aliénés à nous-mêmes, à notre propre raison, notre propre mémoire. Si nous ne réagissons pas à ce cerveau lavage continu, nous serons tout juste bons, comme le pauvre Syd, à porter les commissions pour maman le restant de nos jours.

NOTES

1. Comme la manip des *Casques blancs*, sacro-saints infirmiers-djihadistes...
2. A propos de manipulation par l'image, ne pas manquer *La Conspiration des ténèbres*, le déroutant roman de Theodore Roszak, le «père» officiel de la contre-culture.
3. Voir à ce sujet «*Le test Greta*», l'étude d'Arnaud Dotézac sur l'entourage qui la «coache» (Antipresse 201).



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

S'évader de l'Alcatraz numérique, ou comment tuer MS Word

L'ENSEIGNEMENT DE L'INFORMATIQUE, BRANCHE STRATÉGIQUE QUI TEND À ÉVINCER LES HUMANITÉS, DEMEURE UN ENSEIGNEMENT DE L'IGNORANCE PRODIGUÉ PAR DES IGNARES À DES INCULTES MIEUX OUTILLÉS QU'EUX. SI L'ON COMMENÇAIT À DISCERNER ET CHOISIR SES OUTILS ?

Dans le public qui me lit, je devine une majorité d'américanophobes et d'anti-globalistes. Et une plus nette majorité encore qui passe l'entier de son existence virtuelle dans des environnements de loisir et de travail de facture américaine (Android, Windows, iOS, MacOS). J'attends encore le psycho-sociologue qui nous ouvrira les yeux sur le conditionnement subliminal que nous subissons au travers de ces systèmes profondément imprégnés d'une mentalité qui n'est pas la nôtre.

Je ne parlerai pas des omniprésents barbarismes de vocabulaire et de syntaxe dans les traductions de logiciels. Je ne parlerai pas de tous ces termes auxquels on n'a jamais trouvé d'équivalent valable et qui s'incrument à l'état brut dans la langue française (*uploader, troller, hacker, mailer*). Je parlerai de

certains réflexes profonds, comme l'obsession de la sécurité, des pusillanimités contractuelles et des mots de passe. Les concepts de *privacy* et de *secrecy* sont profondément imprégnés de puritanisme protestant. Si ces systèmes étaient de facture européenne, je ne prétends pas qu'ils n'existeraient pas, mais ils seraient sans doute définis d'une manière très différente. Quoi qu'il en soit, une manière efficace de combattre l'obsession sécuritaire (et du piratage qui va de pair) est de décréter qu'on n'a rien à cacher dans son écosystème numérique et de s'organiser en conséquence.

Car l'univers numérique, qui tend pour beaucoup à devenir l'univers tout court, est une forêt de Bondy où nous nous avançons «comme des oies dans le brouillard», selon la pittoresque expression

serbe. Une de mes amies fut directrice des programmes pédagogiques globaux d'un grand fabricant d'ordinateurs. Sa mission consistait à déployer des systèmes informatiques scolaires dans des pays en développement. Sa démission suivit la prise de conscience cruelle que cette aide était du même type que celle du père Rockefeller qui *offrait* des lampes à kérosène aux Chinois avant de leur *vendre le carburant*. Les empires de la Silicon Valley ont été fondés par des soixante-huitards bien plus cyniques et plus *speedés* que ceux de chez nous. Ils ont enveloppé d'un incontournable vernis humanitaro-cool des pratiques de brigands du Far-West.

Forte de son expérience, cette amie lança une start-up proposant de diffuser et certifier les bonnes pratiques en matière d'informatique éducative. Ce fut un échec: les institutions eurent rapidement assez de se voir décerner des zéros pointés en matière d'acquisition, de maîtrise et d'enseignement de l'informatique, matériel et logiciels confondus. Elles préfèrent casser le thermomètre et poursuivre comme avant: en otages des fournisseurs, mains liées et yeux bandés. L'enseignement de l'informatique, branche stratégique qui tend à évincer les humanités, demeure donc un enseignement de l'ignorance prodigué par des ignares à des incultes mieux outillés qu'eux.

Il nous est impossible de contrôler cet environnement. Nous pouvons cependant tenter de limiter la dépendance. Au temps du monopole Microsoft, j'avais ainsi imposé du matériel Apple dans mes entreprises. La Pomme n'était plus qu'un constructeur marginal, mais elle proposait un matériel sûr et des interfaces maîtrisables sans ingénierie. J'ai réussi par ailleurs à ne plus jamais utiliser le logiciel MS Word depuis sa dernière version

viable et non métastasée, la 5.1 (1992). Depuis lors, la lutte contre l'enflure des traitements de texte a été une préoccupation constante des auteurs, des journalistes et du milieu académique.

Ces dernières années, nous avons été libérés de la dépendance aux éditeurs de traitement de texte et à leurs formats propriétaires grâce notamment à l'invention, par John Gruber, du *Markdown*, un code simple qui permet de mettre en forme du texte avec des signes ordinaires — et qui est resté inchangé depuis son introduction en 2004. Les documents ainsi formatés restent en texte simple, c'est-à-dire accessibles par n'importe quel outil, ne comportent aucun encodage caché et sont extrêmement polyvalents. Tout le contenu de l'Antipresse (newsletter électronique, site et magazine PDF) est codé en Markdown. Retour aux indications bicolées qu'on envoyait aux typographes à l'aube de la PAO, dans les années 1980!

Les meilleurs outils d'écriture aujourd'hui (comme *Ulysses* ou la très minimaliste et esthétique application suisse *iAWriter*) offrent une interface qui ressemble à une feuille de papier insérée dans une Remington. Leurs fonctions d'export et de partage n'en sont pas moins remarquables. Il existe aujourd'hui une pléthore de logiciels légers permettant de contourner entièrement l'application de référence (sauf pour les échanges de fichiers imposés par les institutions, toujours en retard de deux guerres). Le passage du paquebot MS Word à ces pirogues résume toute l'illusion du progrès informatique.

* **Texte paru simultanément dans l'Antipresse n° 201 et dans le n° 180 (octobre-novembre 2019) de la revue *Éléments*.**

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Les dossiers (à charge) de l'écran

QUE N'A-T-ON PAS DÉJÀ ENTENDU QUI NOUS VANTE LES MÉRITES ET BIENFAITS DES ÉCRANS DE TOUTE SORTE! DE LA TÉLÉVISION AU SMARTPHONE, EN PASSANT PAR LES JEUX VIDÉO ET AUTRES TABLETTES, LA PROPAGANDE BAT SON PLEIN, QUITTE À IGNORER DÉLIBÉRÉMENT LES TRÈS NOMBREUSES ÉTUDES QUI PROUVENT LA NUISANCE DES ÉCRANS, EN PARTICULIER CHEZ LES ENFANTS ET LES JEUNES, PREMIÈRES CIBLES — ET VICTIMES — DE CE FLÉAU. ON VOUDRAIT FABRIQUER UNE GÉNÉRATION DE CRÉTINS QU'ON NE S'Y PRENDRAIT PAS AUTREMENT!

Expérience vécue, que les lecteurs de cette chronique ont sans doute déjà connue aussi: au restaurant une famille avec des enfants en bas âge. Pour que les parents aient «la paix», les enfants (de deux à quinze ans) passent tout le temps du repas rivés à leur écran. Il est vrai qu'outre la tranquillité dont ils bénéficient de la sorte, les parents n'ont bien souvent aucune raison de croire que ce temps passé devant un écran nuira au développement et à la santé de leurs enfants: les médias, les pseudo «spécialistes» et «experts» autoproclamés font tout pour les rassurer, allant même jusqu'à leur faire croire que leurs enfants — les soi-disant *digital natives* — développeront ainsi de nouvelles «compétences» dont ils seraient eux-mêmes dépourvus. Ainsi, ô miracle du numérique, le cerveau humain, qui

jusque-là mettait des dizaines de milliers d'années pour se modifier, se verrait en une seule génération fondamentalement transformé. En mieux, naturellement: plus rapides, plus réactifs, plus, plus, plus...



Il était temps qu'une synthèse rigoureuse vienne, d'un côté démentir les mensonges éhontés dont on nous bassine, de l'autre présenter les résultats des très nombreuses études scientifiques internationales à grande échelle qui démontrent les indiscutables et catastrophiques dégâts que provoque l'usage des écrans pour le développement de cerveaux pas encore formés. C'est chose faite grâce à la récente parution de *La fabrique du crétin digital*(1), de Michel Desmurget. Docteur en neurosciences et directeur de recherches à l'Inserm, Michel Desmurget n'en est pas à son coup

d'essai dans la démystification: avant d'élargir son champ d'étude aux écrans en général, il avait déjà décrit les nuisances de la télévision sur les enfants dans *TV lobotomie*(2) il y a quelques années.

Le constat qu'il dresse dans ce nouveau livre est effarant. D'abord sur les heures passées en moyenne chaque jour devant un écran par les enfants des pays occidentaux: près de 3 heures dès deux ans, 4h45 de 8 à 12 ans et près de 6h45 entre 13 et 18 ans! Ensuite sur les conséquences de cette «assiduité numérique»: « sur la santé (obésité, développement cardio-vasculaire, espérance de vie réduite...), sur le comportement (agressivité, dépression, conduites à risque...) et sur les capacités intellectuelles (langage, concentration, mémorisation...) »

L'auteur commence par démonter le mythe de «l'enfant mutant» et la légende des *digital natives*. Cette introduction révèle déjà à quel point les médias sont au service de leurs annonceurs publicitaires, fabriquant de la réassurance, voire de la contre-information pour endormir le pékin. Les enfants sont les principaux influenceurs des achats de leurs parents. Capter cette «clientèle» est donc fondamental pour les marques, dans tous les domaines. Et cela passe par la publicité sur les écrans. Desmurget passe ensuite au crible les propos des prétendus «experts» (journalistes, chercheurs, institutions) et leur méthode du *cherry-picking*, expression anglo-saxonne inspirée d'un comporte-

ment normal de consommateur: devant l'étal, on choisit les plus belles cerises. En d'autres termes, ces «experts» ne retiennent des études scientifiques que les éléments qui les arrangent. Autre méthode de manipulation: les études «boiteuses», iconoclastes, souvent commandées et/ou financées par les marques, qui viennent contredire toutes les autres études sur un sujet, et qui sont brandies comme des vérités.

Après cette première partie qui nous permet de comprendre comment, sur quelles bases et avec quelles méthodes la propagande se déploie(3), la seconde partie est consacrée aux conséquences tous azimuts de cet usage des écrans sur les enfants, schémas et preuves à l'appui. Parfaitement documenté, avec près de quatre-vingts pages de notes de renvoi bibliographiques, Desmurget valide tous ses propos et conclusions par les études qu'il a consultées et sur lesquelles il s'appuie. Les schémas qui illustrent les résultats de certaines études sont criants et sans appel.

Pour terminer, Desmurget propose sept «règles d'or» pour éviter la lobotomisation de nos chères petites têtes blondes: pas d'écran du tout (quel qu'il soit) avant six ans; après six ans: pas plus de trente minutes à une heure; pas d'écran dans la chambre d'un enfant; pas de contenus inadaptés; pas le matin avant l'école; pas le soir avant de dormir; un seul écran à la fois (pas de tablette à la main pendant que la télé est allumée). Et vous ne serez

pas surpris si l'auteur clame haut et fort que la lecture de livres papier, à l'inverse de tous ces écrans, favorise le développement du cerveau des enfants (et accessoirement ne rend pas obèse et ne nuit pas au sommeil d'un enfant) . Et constate aussi — mais c'est une telle évidence! — que toutes ses périodes d'écran se font au détriment de la relation parent-enfant qui est déterminante dans l'équilibre et le bien-être d'un enfant.

Entendons-nous bien: Desmurget parle d'abord de consommation récréative du numérique, c'est-à-dire inutile et superflue, sans remettre en question l'indispensable utilisation des écrans à laquelle nous sommes soumis professionnellement. Mais sans épargner pour autant par une verte critique l'entrée du numérique à l'école — les dégâts sur le cerveau des enfants sont les mêmes, quel que soit l'usage —, dont l'un des objectifs, sous le fallacieux prétexte de «modernisation», est plus basement de pouvoir remplacer des professeurs formés pour cela par des «accompagnateurs», moins formés, mais aussi moins bien payés. Avec des résultats qui sont à l'inverse de l'objectif «pédagogique»: en 2015, l'étude PISA de l'OCDE montrait que les pays qui ont le plus investi en équipements informatiques (nombre d'ordinateurs par étudiant) sont ceux qui ont vu les performances de leurs élèves baisser le plus sévèrement en mathématiques, lecture et sciences entre 2003 et 2012. Ce qui tend à montrer que l'utilisation des outils informatiques en lieu et place des

méthodes d'enseignement traditionnelles est un désastre à tous égards. C'est donc un livre que devraient lire non seulement tous les parents, mais aussi les responsables de l'instruction publique.

Si je partage le constat de l'auteur, qui estime que «*ce que nous faisons subir à nos enfants est inexcusable [et que] jamais sans doute, dans l'histoire de l'humanité, une telle expérience de décérébration n'avait été conduite à aussi grande échelle*», je suis moins optimiste que lui qui, dans son épilogue, voit une «lueur d'espoir» dans un début de prise de conscience chez les professionnels de l'enfance. Dans ce domaine comme dans d'autres, les moyens et les méthodes de la propagande font preuve de «créativité» et disposent de ressources phénoménales, surtout quand «décérébration» rime avec *business*, avec en prime la bénédiction des États. Contre la puissance des acteurs du numérique et des marques qui s'appuient sur eux pour promouvoir leurs produits, qui se chiffre en centaines de milliards de dollars, le combat est loin d'être gagné!

~~~~~  
NOTES

1. Michel Desmurget, *La fabrique du crétin digital. Les dangers des écrans pour nos enfants* (Le Seuil, 2019).
2. Michel Desmurget, *TV lobotomie. La vérité scientifique sur les effets de la télévision*. (Max Milo, 2012, J'ai Lu, coll. «J'ai lu document»), 2013)
3. Sa démonstration et ses explications sont d'ailleurs une espèce de «petit manuel de dépropagandisation» utilisable dans bien d'autres domaines.

## Passager clandestin

# Jacques Neriah: L'abandon des Kurdes syriens par les USA, une perspective israélienne

**D**EPUIS LE DÉCLENCHEMENT DE L'INVASION TURQUE DANS LE NORD DE LA SYRIE, ISRAËL OBSERVE UNE PRUDENTE RÉSERVE. ON N'Y SUIT PAS MOINS LES ÉVÉNEMENTS AVEC ATTENTION. JACQUES NERIAH A ÉTÉ CONSEILLER POLITIQUE DU PREMIER MINISTRE YITZHAK RABIN ET L'UN DES CHEFS DU RENSEIGNEMENT MILITAIRE ISRAËLIEN. CE N'EST PAS SEULEMENT UN ANALYSTE CHEVRONNÉ DES QUESTIONS DE SÉCURITÉ AU MOYEN-ORIENT, MAIS ENCORE UN HOMME DE CULTURE, DE PONDÉRATION ET DE SANG-FROID. IL EST LE MIEUX À MÊME DE NOUS EXPLIQUER DE L'INTÉRIEUR CE BRUYANT SILENCE DES ISRAËLIENS.

## Les USA, un allié à surveiller de près

Vu d'Israël, l'abandon américain des Kurdes syriens est très inquiétant. Tout en minimisant la signification profonde d'un allié qui a lutté pendant ces huit dernières années aux côtés des forces alliées contre le phénomène Daesh et participe activement à sa défaite, les dirigeants israéliens ainsi que le public ont bien compris les répercussions possibles de cette prise de position par rapport à Israël puisqu'elle laisse sous-entendre que les engagements pris par l'administration américaine envers la sécurité de l'État hébreu ne sont que des recommandations. N'importe quel président américain est à même de renier toute implication de son administration dans un conflit qu'il jugerait néfaste aux intérêts américains ou bien secondaire, voire inutile.

Le plus inquiétant est la rhéto-

rique employée par le président Trump pour justifier le retrait de la présence symbolique des forces américaines dans le Nord-est Syrien: Les Kurdes n'ont pas combattu aux côtés des Américains pendant la deuxième guerre mondiale et surtout n'ont pas participé au débarquement des forces alliées en Normandie le 6 Juin 1944. En fait, n'eussent été les milliers de combattants de confession Juive au sein des armées alliées, on aura aussi remarqué l'absence de troupes de Tsahal puisqu'en 1944 l'État Hébreu n'existait pas encore!

Il devient de plus en plus clair que l'administration Trump est une administration erratique qui va et vient au gré des humeurs présidentielles et surtout de sa vision du monde basée sur une perception et philosophie économique qui prône la nécessité de dédomma-



JACQUES NERIAH ENTRE ERIC DENÉCÉ ET  
CHRISTOPHE BOURSEILLER AU FESTIVAL  
ARTE MARE DE BASTIA, OCTOBRE  
2019. PHOTO NOVELLART-2B.

ger les États Unis d'Amérique pour toute entreprise dans laquelle les Américains auraient présenté une aide financière a quelconque État. Déjà lors d'une de ses précédentes rencontres avec le président américain, le premier ministre israélien avait entendu un son de cloche différent de ceux auxquels il était habitué dans le passé: celui-ci lui demandait de lui offrir une contrepartie pour toute l'aide financière accordée à l'État hébreu depuis 1975, et surtout il a soumis à Netanyahu l'obligation de formuler des positions plus souples au lendemain de la présentation à venir de ce que les Américains appellent «l'affaire du siècle» qui vise à mettre un point final au conflit israélo-palestinien. Après tout, disait Trump, Israël a bien reçu «des cadeaux» substantiels: Le retrait américain de l'accord nucléaire avec l'Iran, la reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël et de l'annexion du Golan ainsi que l'arrêt de l'aide américaine à l'agence des réfugiés palestiniens (UNRWA) basée sur un décompte erroné du

nombre des réfugiés palestiniens dans les territoires palestiniens et dans les pays voisins.

L'enjeu américain est de taille! Sans l'assistance américaine durant la guerre du Kippour en octobre 1973 et le pont aérien américain qui fournit à Israël les munitions et les armes qui lui manquaient, Israël aurait eu beaucoup de difficulté à défaire les armées arabes. Cette assistance est plus que nécessaire aujourd'hui quand Israël se trouve confronte à l'Iran et à ses *proxies* au Liban et en Syrie. Bien qu'équipé pour parer aux attaques d'éventuels tirs de missiles à partir de l'Iran, de Syrie, d'Irak et du Liban, Israël a plus que besoin de la couverture américaine et peut-être aussi de l'intervention active des USA contre des cibles stratégiques iraniennes en cas de conflit arme avec l'Iran.

Il est d'autant plus clair aussi qu'Israël ne pourra en aucun cas exaucer tous les souhaits américains concernant les négociations sur une solution définitive du conflit avec les Palestiniens, ce qui pourrait

déclencher une réaction des plus inattendues du président américain. Constatant la réaction américaine face aux Kurdes, et n'ayant pas le choix qu'avaient les Kurdes de se réfugier dans le giron de Bashar al-Assad pour se défendre contre l'incursion Turque et d'oublier à jamais leur rêve d'indépendance, Israël devra affronter l'administration américaine et de ne compter que sur lui-même: c'est la leçon ultime des derniers événements en Syrie.

Le silence des dirigeants israéliens en ce sens est lourd de signification car il laisse présager une prise de conscience d'une dimension différente dans les relations américano-israéliennes. En d'autres termes, Israël devra se préparer à se trouver dans un état de crise avec l'administration Trump, pas nécessairement dans l'immédiat. Cet état de conflit a déjà existé dans le passé avec différents présidents, même parmi ceux qui se posaient comme les meilleurs alliés de l'État hébreu (Reagan, Carter et surtout Barack Obama). Israël a été même puni par un des présidents qui se considérait parmi les grands admirateurs de l'État Hébreu (l'embargo impose par Ronald Reagan au lendemain de

l'attaque du centre nucléaire Osirak en Irak).

Toutefois, à la différence des Kurdes, Israël, le seul pays démocratique au Moyen-Orient, possède une audience captive aux États-Unis et surtout d'un lobby superpuissant au Congrès américain. Il ne fait aucun doute qu'en cas de crise Israël essaiera de mobiliser tous ses alliés traditionnels et autres. Après tout, les Kurdes peuplent des villes inconnues de l'opinion mondiale — qui a entendu parler de Kobane, Manbij, Afrin? — alors que Jérusalem est présente dans tous les esprits. Quoi qu'on dise, l'État hébreu fait partie du patrimoine judéo-chrétien de la civilisation occidentale, un fait impossible à ignorer. De plus, le président américain est noyé dans ses problèmes personnels et devra bientôt se concentrer uniquement sur sa prochaine campagne électorale s'il est désireux de se faire élire pour un deuxième mandat présidentiel, ce qui certainement permettra à Israël un répit à l'issue duquel la réalité sur le terrain moyen-oriental aura changé et dictera d'autres solutions impossibles à envisager aujourd'hui.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

## TURBULENCES

### SYRIE | La fable des « rebelles modérés » finit en bain de sang

Le monde occidental vibre d'indignation face aux exactions des milices islamistes alliées à la Turquie dans son invasion de la zone kurde en Syrie. Exécutions de prisonniers, décapitations de cadavres assassinats de personnalités politiques pacifistes et de journalistes... tout y passe. Dans la presse américaine, les officielles dénoncent des bandes « folles » d'« assassins, de bandits et de pirates qui devraient être balayées de cette terre », etc.

Le problème, c'est que ces assassins et ces bandits n'étaient pas des psychopathes ramassés au hasard. Un grand nombre provenaient de l'Armée syrienne libre, autrement dit de ces « rebelles modérés » armés par la CIA et vantés par les médias occidentaux.

Un rapport de recherche publié récemment par un think tank turc favorable au gouvernement, SETA, dresse un tableau sidérant de la collaboration US avec ces bouchers :

« sur les 28 factions [composant les forces mercenaires turques], 21 étaient soutenues auparavant par les USA, et trois via le programme anti-DAESH du Pentagone. 18 de ces factions étaient équipées par la CIA via... une chambre d'opération conjointe des "Amis de la Syrie" soutenant l'opposition armée. 14 factions sur les 28 avaient également reçu des missiles guidés antichars TOW américains. »

Bref, on retrouve dans la zone « nettoyée » du nord de la Syrie tout ou presque de ce que les médias et les politiques occidentaux considéraient « fréquentable » et « démocratique ». Y compris les incontournables Casques blancs, pressentis pour le Nobel de la Paix, dont la présence n'a nullement empêché les massacres, loin de là...

Source: Max Blumenthal, *The Gray Zone*.

### USA | Duel Gabbard-Clinton, « le tweet de la décennie »

La course à la présidence américaine entre dans sa phase torride. Prise d'un accès de bile, la deux fois perdante Hillary Clinton a qualifié l'étoile montante du Parti démocrate, Tulsi Gabbard, d'« *agent russe* » (*russian asset*). Ceci parce que Gabbard, par ailleurs vétéran militaire, s'oppose radicalement aux guerres coloniales dont le clan Clinton avait fait son beurre. (Accessoirement aussi, sans doute, parce qu'elle est plus jeune et plus belle, mais on n'a pas de preuves...)

Gabbard ne s'en est pas laissé conter et s'est fendue, sur Twitter, d'une provocation en duel digne des westerns de John Ford :

« Magnifique! Merci, Hillary Clinton. Vous, la reine des fauteurs de guerre, l'incarnation de la corruption et la personnification de la pourriture qui a si longtemps gangrené le Parti démocrate, vous sortez enfin de derrière le rideau. Depuis le jour où j'ai annoncé ma candidature, il y a eu une campagne concertée pour détruire ma réputation. Nous nous demandions qui était derrière et pourquoi. Maintenant nous savons. C'était toujours vous, à travers vos *proxies* et vos puissants alliés dans la machine médiatique et militaire des corporations, effrayée par la menace que je représente. Il est désormais clair que cette primaire se passe entre vous et moi. Ne vous cachez pas derrière vos *proxies*. Entrez directement dans la course. »

D'outre-Atlantique, le remuant George Galloway (@georgegalloway), qui s'y connaît, a qualifié cette tirade de « *tweet de la décennie* ».

L'attaque de Hillary a été pour le moins contreproductive. En quelques heures, le compte twitter @TulsiGabbard s'est

enrichi de 40'000 nouveaux «followers» et le hashtag #IamTulsi fait des ravages. Avec l'aide des hackers russes, bien entendu!

De toute évidence, après avoir saboté Bernie Sanders, Mme Clinton a décidé une nouvelle fois d'assurer la victoire de Trump. A moins qu'elle prépare le triomphe de la belle Hawaïenne?

### VATICAN | Problèmes de casting

Tout a donc commencé il y a 2 semaines lorsque le bureau de presse du Vatican annonçait l'ouverture d'une enquête pénale, au sein de la Cité du Vatican, menée par le procureur externe anti-mafia Giuseppe Pignatone, à la demande du Pape. La presse italienne, en particulier l'Espresso, relatait des détournements de fonds caritatifs, en provenance notamment du Denier de Saint Pierre (plusieurs centaines de millions d'euros directement placés sous l'autorité du pape) qui ont permis d'acheter de luxueux appartements en 2014, au 60 Sloane Avenue à Londres, selon le Wall Street Journal, ainsi qu'à Paris selon Les Echos, via le fonds luxembourgeois Athena Capital. Des appartements qui serviraient en outre, à en croire le Daily Beast à des fins peu catholiques. C'est le Cardinal Giovanni Becciu qui aurait autorisé ces investissements et qui se trouve aujourd'hui en ligne de mire, bien que tout récemment promu n°2 de la Secrétairerie d'Etat. Mauvais casting.

Les révélations de l'Espresso viennent en tout cas de faire leur première victime. Domenico Giani, chef de la gendarmerie vaticane, en poste depuis 20 ans, et garde du corps du pape, a dû remettre sa démission pour ne pas avoir pu empêcher les fuites relatives aux personnes soupçonnées et interdites d'accès à la Cité du Vatican.

Le problème c'est que, parmi les personnes soupçonnées, on trouve

Tommaso Di Ruzza, le directeur de l'Autorité d'Information sur les Finances vaticanes (AIF) en personne. Une entité indépendante chargée justement de la lutte contre le blanchiment d'argent.

On y trouve aussi Monseigneur Mauro Carlino, qui venait tout juste d'être nommé chef du «Bureau d'Information et de Documentation»; de la Secrétairerie d'Etat, dont les attributions débordent sur ce qu'il est convenu d'appeler un 2ème Bureau. Encore un mauvais casting.

En fait, le lièvre de ces détournements fut au départ levé par le cardinal George Pell, nommé en 2014 par le pape François comme tout premier Secrétaire (ou «préfet») à l'économie. Ce dernier commandita même un audit à PriceWaterHouse, que le cardinal Becciu avait annulé de son propre chef, sans rien demander à personne. On se demande bien pourquoi. Et pas de chance, ce n'est pas le cardinal Pell qui va nous le dire puisqu'il reste derrière les barreaux en Australie après la confirmation, en août dernier, de sa condamnation pour pédophilie, à 6 ans de prison. Décidément, ça fait beaucoup de mauvais castings.

### RUSSIE | Les héros partent aussi en vacances

Les héros des manifs de Moscou étaient fatigués et ont eu droit à un repos bien mérité. Alexei Navalny, qui se présente comme l'opposant N°1 au régime de Poutine, est parti se ressourcer en Californie où il a rendu visite à sa fille Daria qui étudie gratuitement à Stanford. Sa camarade de lutte, qui répond au doux nom de Lioubov Sobol – à traduire par «un amour de zibeline» – est partie cheveux au vent faire une virée à Chypre en décapotable. Avant de quitter leurs camarades de combat, ils ont fait la fête à Moscou. Très branchée, la party exhibait des corps tatoués et dénudés pour dénoncer les exactions policières sur

fond de fil de fer barbelé. Le code vestimentaire ne rappelait pas celui des Gilets jaunes. Entre-temps, le «Fonds pour la lutte contre la corruption» que dirige Navalny a été déclaré «agent étranger» par le pouvoir. Le perturbateur qui a semé le chaos pendant des semaines dans les rues de Moscou dément avoir obtenu une quelconque aide financière de l'étranger.

Il aura plus de peine à prouver qu'il n'a pas reçu d'assistance directe de l'Oncle Sam. Au plus fort de l'agitation d'un été très chaud, l'Ambassade US en Russie publiait sur son site officiel une carte de Moscou indiquant les points de ralliement où les manifestants étaient invités à venir battre le pavé. J.-M. Bovy/17.10.2019

## Pain de méninges

### LES FABRICANTS DE RÉALITÉS

Au cours de l'été 2002, après avoir publié dans *Esquire* un article que la Maison-Blanche n'aimait pas au sujet de l'ancienne directrice de communication de Bush, Karen Hughes, j'ai eu une rencontre avec un conseiller présidentiel de haut rang. L'homme a exprimé le mécontentement de la Maison-Blanche, puis il m'a dit quelque chose que je ne comprenais pas tout à fait à l'époque, mais qui, je crois maintenant, révèle le cœur même de la présidence Bush.

L'assistant a dit que les gars comme moi étaient «dans ce que nous appelons la communauté basée sur la réalité», qu'il définissait comme des gens qui «croient que des solutions émergent d'une étude judicieuse de la réalité perceptible». J'ai hoché la tête et murmuré quelque chose à propos des principes des Lumières et de l'empirisme. Il m'a interrompu. «Ce n'est plus vraiment comme ça que le monde fonctionne», a-t-il poursuivi. «Nous sommes un empire maintenant, et quand nous agissons, nous créons notre propre réalité. Et pendant que vous, vous, étudiez cette réalité — aussi judicieusement que vous le voudrez — nous agissons encore, créant de nouvelles réalités, que vous pourrez étudier à leur tour, et c'est ainsi que les choses se mettront en place. Nous sommes les acteurs de l'histoire... et vous, vous en serez tous réduits à étudier ce que nous fabriquons.»

— Rapporté par Ron Suskind, *New York Times*, 17 octobre 2004.

